

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 44

Artikel: Faites pas tant le fier !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



TABLEAUX VILLAGEOIS

I

La noce.

Les cloches sonnent lentement,
les mariés vont à l'église,
à pas comptés,
avec un air de gravité.
Et sur le seuil de leurs maisons
les gens regardent passer la noce en habits noirs,
en robes roses, bleues ou blanches.
La porte de l'église est grande ouverte.
Il fait frais sous la voûte
où monte le chant de l'orgue,
et où l'on vient s'asseoir au premier banc.
Le pasteur monte en chaire
et lit la liturgie.
Les époux sont debout, silencieux, émus.
Et quand l'épouse aura dit « oui »
de sa petite voix tremblante,
on quittera l'église
en jetant aux gamins rassemblés sous le porche
des caramels enveloppés dans du papier.

* * *

C'est un beau jour d'automne
avec un soleil pâle.
Il fait bon s'en aller en char,
quand les nuages s'élèvent mollement
laissant apercevoir dans le lointain
les chaînes des montagnes avec un coin du lac
où miroitent les vagues.
L'air frais vous fouette le visage,
le voile de l'épouse s'envole dans le vent,
les mouchoirs blancs s'agitent,
la joie éclate en chants sonores
qui montent lentement dans l'air libre,
tandis que les chevaux galopent sur la route.
C'est un voyage qui commence,
un grand voyage,
comme la vie;
et l'on rit de le commencer,
parce qu'on ne pense
qu'au moment présent,
et que l'avenir apparaît
comme l'aurore,
qui agite ses doigts roses,
un matin de mai.

II

Le paysan.

Je vis dans une maison blanche,
là-bas, sous les noyers,
au pied de la colline,
en face des montagnes qui ferment l'horizon.
Il fait chaud; les foins sont rentrés,
et l'on commence à moissonner
les seigles et les blés
qui jaunissent déjà au soleil de juillet.
Pendant toute la matinée,
j'ai fauché;
et je reviens à la maison,
avec ma faux sur l'épaule et mon panier au bras.
Les vaches dorment à l'étable,
tout près du fenil,
d'où descend par moments,
la bonne odeur du foin qui fermente.
Devant la porte de la grange,
je pose ma faux
et je m'en vais me rafraîchir à la fontaine.
On va dîner;
ma femme met les verres sur la table,
le domestique vient s'asseoir
et les enfants,
arrivent en courant s'installer à leur place.

Par la fenêtre ouverte,
j'entends le bruit que fait le ruisseau
qui chante tout le temps
sa chanson monotone.
Les roses sont en fleurs pour la seconde fois,
et les abeilles
passent et repassent
remplissant l'air de leur bourdonnement.
La soupière fumante est sur la table;
et le dîner commence
dans le silence...
Durant l'après-midi, il faudra de nouveau
travailler,
entasser les épis en petites javelles,
lier le blé, charger les gerbes
sur les chars de campagne
qui passeront, grinçant, geignant,
dans le village.
Et la vie s'écoule ainsi,
lente et paisible,
dans la maison
où il fait bon se reposer.

* * *

Nous y vivons heureux,
à nous aimer,
à travailler
pour les enfants que nous avons
et qui déjà remplissent la maison
de leurs cris et de leurs rires.
Nous regardons fleurir les prés
et mûrir les avoines.
Vers l'automne, les arbres
sont lourds du poids des fruits
qui font pencher les branches jusqu'à terre.
C'est le moment de récolter
puis de semer
avant que viennent les grands froids,
bien avant que la neige
recouvre la semaille
qui doit mûrir l'été prochain.
Les saisons se succèdent,
et nos beaux jours s'écoulent,
lents et paisibles,
comme l'onde de la rivière.
Notre désir
est de continuer à vivre notre vie
simple,
au milieu de la famille qui grandit,
jusqu'à ce que notre tâche
soit accomplie.

Jean des Sapins.

RIEN NE VA PLUS

UN pick-pocket, interviewé par le rédacteur
d'une revue hebdomadaire anglaise, a pleuré
amèrement dans le gilet du journaliste
sur la décadence de son art.

« On se fait, a-t-il dit, une fausse idée de nos recettes, quand on s'imagine que notre métier nous rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par expérience : un pick-pocket subsiste, il ne vit pas. L'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de travailler les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hiver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma chambre à coucher, et je serais mort de faim sans l'argent que m'a prêté mon usurier... Et il coûte cher, cet argent-là ! »

D'autre part, les pauvres pick-pockets ne savent vraiment plus à quelle poche se vouer. Toutes les poches, à l'heure qu'il est, sont vides ou à peu près :

« Hélas ! il est dans notre destinée d'être constamment volés ! Les gens les plus élégants prennent l'habitude de porter de faux bijoux. J'ai suivi pendant une semaine un gentleman qui, malheureusement pour lui, a l'habitude de boire; l'ayant trouvé ivre le soir du huitième jour, dans une rue écartée, je lui ai arraché l'épingle de sa cravate, un brillant magnifique, qui valait deux shellings. Et cela représentait le bénéfice d'une semaine entière de patience ! »

D'autre part, nous sommes exploités par les recailleurs; il m'est arrivé de voler une montre de cinq cents francs que je fus obligé de négocier seulement pour 35 francs. Une pendule de voyage en or m'a rapporté 10 fr. 50. Quant aux porte-monnaie, ils contiennent si souvent de petites sommes que ce n'est pas la peine d'en parler. »

Restent les autobus et les tramways.

« Là, dit le pick-pocket, en veine de confidences,

nous trouvons notre vie. Mais ce n'est pas en volant, c'est en adoptant les objets, cannes, parapluies, sacs, paquets oubliés sur des banquettes par des voyageurs pressés ou distraits. En somme, tout compte fait, nous ne gagnons en moyenne que de 8 à 10 francs par jour. Comparez ces profits aux risques et vous jugerez que les chances ne se balancent pas. »

Infortunés voleurs !

DÉFENSE DE JURER

RIEN n'est plus commun, malheureusement, que d'entendre un mot malsonnant. Il n'est même pas chez les gens du peuple où l'on s'accorde de déplorables licences de langage. On peut presque dire que le juron est passé dans nos mœurs.

En Angleterre, pourtant, on n'a jamais songé à abroger la loi qui interdit formellement de sacrer et de jurer en public. Tout ouvrier, marin ou soldat, convaincu de ce délit, est passible d'une amende de un shelling. Pour tout autre délinquant d'un rang social plus élevé, l'amende est portée à deux shellings. En principe, le fruit de ces amendes va aux œuvres de bienfaisance. Mais en principe seulement, car si cette loi intéressante n'a pas été abrogée, elle est quasi tombée en désuétude. On sacré et jure tout autant en Angleterre qu'ailleurs.

...JE COUPE !

MINUIT était sonné depuis longtemps. A l'auberge du Canard, à C***, quelques joueurs enragés occupaient encore la table près du poêle; un couple de buveurs était à l'autre table et goûtait le plaisir de veiller au delà de l'heure permise. Les femmes, en attendant, rongeaient leur frein au logis et se lamentaient sur la mauvaise conduite de leurs maris. Alors la femme de l'un des joueurs, le charbon Antoine ***, lasse de se plaindre, résolut d'agir. Elle alla prendre le cadet de ses enfants, âgé de quelques mois seulement, qui justement, cette nuit-là, avait crié comme un possédé. La mère enveloppa dans son tablier le bébé, qui s'était tranquilisé, et s'en alla du côté de l'auberge, où Antoine était tout absorbé dans sa partie de cartes. Sans être aperçue de personne, la femme se glissa jusque dans la chambre à boire. Justement Antoine levait bien haut la main et criait : « Atout ! » Au même instant, la femme, arrivée par derrière, posa l'enfant droit devant le nez de son mari sur la table, en s'écriant : « Je coupe ! »

On se figure le rire des joueurs. Un seul ne riait pas, c'était le charbon. Il se retourna pour voir qui lui avait joué ce tour, mais il ne vit personne, car sa femme avait prudemment disparu. Cependant le jeu était troublé par cet incident et Antoine dut, bon gré, mal gré, poser les cartes, prendre l'enfant, qu'il aimait tendrement, et le porter à la maison, suivi des rires moqueurs de ses camarades.

Sa femme le reçut comme si de rien n'était. Antoine marmotta bien quelques paroles peu gracieuses que la femme rendit avec usure; mais le moyen employé par elle était bon. Depuis ce jour, où sa femme l'avait « coupé » d'une façon si originale, Antoine n'est plus jamais rentré tard à la maison.

Mais les femmes de C*** n'ont pas oublié le moyen si bien réussi. Si leur mari va à l'auberge, elles n'ont qu'à dire : « Faudra-t-il que j'aille couper ? » pour être sûres de le voir rentrer à une heure convenable.

Faites pas tant le fier ! — Un gendarme conduisait en prison un filou qui refusait de marcher. Le gendarme le prit par le bras et lui dit :

— Marchez, ou j'emploierai la force !

Le filou fit un pas en arrière et, passant la main dans son gilet, à la manière de Napoléon, répliqua :

— Veuillez me respecter, s'il vous plaît; sachez que c'est moi qui vous fais vivre.

Précaution. — Une vieille dame portait toujours deux paires de lunettes sur soi. Comme on lui en demandait la raison :

— Ma foi, dit-elle, c'est ainsi j'en ai toujours une pour chercher l'autre.